

Paul Claudel et André Gide: l'intérêt mutuel

Andréa L. Bryson

[Extrait, pp. 5-13, de la thèse de maîtrise "Paul Claudel et André Gide: une amitié révélatrice", écrite sous la direction de D. W. Lawrence. Nous présentons d'abord le résumé anglais de la thèse.]

This thesis explores the relationship between two prominent but radically different men: Paul Claudel and André Gide. In the first chapter we discover what brings these two men together and what ultimately drives them apart.

In the second chapter we turn to their correspondence to examine closely the attraction and later the repulsion between Claudel and Gide in the hope of shedding some light on the rather elusive nature of Gide's moral and aesthetic positions. Gide, when pressured by Claudel to adopt the Catholic faith, is forced to take a stand. The reasons he gives for not being able to convert, as well as the reasons he initially had for being interested in Claudel and conversion, are very revealing, not only of Gide's attachment to his Protestant upbringing, but also of fundamental and crucial elements at the root of his originality.

In the third chapter we turn our attention to an analysis of certain of Gide's works and show how the values Gide expressed in his letters to Claudel are highly pertinent to the values he expresses in his work.

Vous êtes l'enjeu, l'acteur et le théâtre d'une grande lutte dont il m'est impossible de prévoir la conclusion, mais je crois que ce qu'il y a de meilleur en vous finira par ouvrir les ailes" (Paul Claudel à André Gide, 25 juillet 1926).

Avant le tournant du siècle deux écrivains destinés à de brillantes carrières littéraires se rencontrent: Paul Claudel et André Gide. L'amitié de ces deux hommes se développe et se désintègre au cours de leurs relations épistolaires qu'ils maintiennent pendant plus de vingt-cinq ans (de 1899 à 1926). C'est grâce à la publication de cette correspondance de leur vivant (Mallet, ed. 1949) que nous pouvons puiser dans ces lettres, qui touchent "au plus secret de l'une au moins de ces deux vies" (sous-entendue celle d'André Gide, Mauriac 1967: 375), pour en tirer des conclusions qui portent sur l'oeuvre littéraire gidienne.

On ne peut pas sous-estimer l'importance de cette correspondance malgré ses fâcheuses lacunes dues au tremblement de terre de Tokyo en 1923. Claudel, appelé au Japon en tant qu'ambassadeur, a subi la perte d'une partie de ses archives personnelles lorsque l'ambassade de France a brûlé à la suite du tremblement de terre. Dans le recueil de Robert Mallet, nous trouvons donc cent vingt-cinq lettres de Paul Claudel et seulement quarante-six d'André Gide. Le peu de lettres de la part d'André Gide s'explique également par son manque d'assiduité dans sa correspondance avec Claudel. Mais André Gide donne des raisons pour ses longs silences dans une lettre à Claudel: "Si je ne suis pas meilleur correspondant, c'est à cause du branle-bas que cause en moi chacune de vos lettres et de l'affaire importante que ce serait pour moi que d'y répondre" (Cuverville, 17 octobre 1908). Il prie Claudel ensuite de ne pas imiter son silence. Bien que moins nombreuses que les lettres de Paul Claudel, on ne saurait accorder une moindre importance à celles d'André Gide. Ses missives sont d'autant plus précieuses qu'elles sont écrites moins facilement.

Gide insiste sur le caractère foncièrement sérieux de ses lettres à Claudel: "Je pense à vous souvent, cher ami, car votre souvenir est lié à certaines très graves pensées vers quoi la pente naturelle de mon esprit et l'affreuse poussée du dehors me reportent sans cesse" (9 janvier 1909). En 1925, après une interruption de dix ans dans leur correspondance, Claudel et Gide se donnent rendez-vous à Paris. En dépit de ce long silence, Gide ne sous-estime pas l'impact possible de son collègue. Quelques jours avant leur rencontre, Gide envoie un mot à Claudel lui expliquant combien il souhaite le revoir bien qu'il ait peur de lui. "Notre conversation ne peut être que grave, et votre parole me secoue terriblement. Toutes nos conversations restent présentes à mon esprit..." (Paris, mai 1925). Claudel, de son côté, avoue qu'il n'a "jamais cessé de penser à... [Gide] et de prier pour... [son] illumination définitive" (Tokyo, 12 janvier 1924) pendant ces dix années de séparation.

Après avoir insisté sur le caractère important des relations épistolaires de Gide et Claudel, il nous reste à voir quelle a pu être l'attraction entre ces deux hommes de lettres qui semblent se situer à deux pôles opposés et extrêmes

de la pensée moderne. Enfin, quelle est la nature de l'attrait d'un Claudel pour un Gide et d'un Gide pour un Claudel?

L'amitié de Claudel et Gide est née d'abord d'un respect mutuel qu'ils ressentent en tant qu'écrivains. Gide admire beaucoup l'oeuvre de Claudel, et au fur et à mesure que l'amitié évalue dans leurs relations épistolaires, Gide réclame de plus en plus des écrits de Claudel pour *La Nouvelle Revue Française*. Claudel, de son côté, reconnaît le grand talent et l'originalité d'André Gide: "La qualité de votre esprit est rare autant que sa démarche est particulière" (Mallet ed. 1949: 45). Il est attiré par le style de Gide et il dit qu'il trouve un grand plaisir à l'étudier. "Votre manière d'écrire est une des plus curieuses et des plus nouvelles à laquelle puisse s'attacher l'attention de quelqu'un habitué à réfléchir sur son art" (p. 46). Gide, lui, remercie Claudel d'avoir écrit *Ode aux Muses* et dit que cette nourriture l'a vraiment soutenu pendant l'hiver (p. 51).

L'échange de compliments portant sur les éléments stylistiques de leur oeuvre persiste pendant une quinzaine d'années et serait l'indice d'une grande estime mutuelle et sincère. Toujours est-il que l'on sent de par la nature des compliments échangés que ces hommes suivent deux routes bien différentes et qu'ils font un effort pour ne pas trop en parler. "C'est là un sujet trop délicat," écrit Claudel (p. 46). On dirait que le poète et l'écrivain ne se sont attirés que par leurs dissemblances, et qu'il leur faut beaucoup de patience et de politesse pour aborder cette question. "Je ne parlerai point des vues que vos deux livres [*Paludes* et *Les Nourritures terrestres*] me donnent sur la nature de votre esprit...et plutôt que de dire des bêtises, j'aime mieux relire les récitatifs de *Paludes*... *Paludes* est le document le plus complet que nous ayons sur cette atmosphère spéciale d'étouffement que nous avons respirée de 1885 à 1890" (p. 46). Curieusement, pourtant, Claudel souligne dans une lettre du 7 août 1903 (sa troisième lettre à Gide), que lui et Gide partageaient la même optique au début de leur carrière (p. 47):

J'ai grand plaisir à toutes les pages [des *Prétextes* d'André Gide] à constater que nous sommes de la même génération et à trouver exprimés d'une manière si charmante et si distinguée les opinions et les sentiments qu'il nous a été départi collectivement d'assumer.

Mais si Claudel et Gide sont partis du même endroit et que leurs chemins se croisent ici et là, c'est seulement pour se trouver confrontés par des dissemblances plutôt que par des ressemblances.

Il est peut-être plus facile d'expliquer l'intérêt que Claudel a prêté au cas André Gide que de comprendre le cas inverse. Etant donné que chez Claudel il s'agit d'un prêtre manqué, qui ne s'est pas contenté de n'avoir ramené que deux brebis perdues au Seigneur (c'est-à-dire, Francis Jammes et Gabriel Frizeau), nous comprenons facilement son enthousiasme prosélyte pour la conversion de Gide. Le refus des Bénédictins en 1900 n'avait en rien diminué le zèle de Claudel, et il suit au pied de la lettre leur conseil "de servir l'Eglise dans la vie du siècle" (Mallet ed. 1949: 253). De surcroît, Claudel pense avoir trouvé en André Gide une nature imprégnée de spiritualité "où peuvent se fonder les complots du retour à Dieu" (p. 31). Claudel base sa méthode de conversion sur l'axiome pascalien: "Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé." Et il sent, d'après sa lecture de l'oeuvre de Gide, que c'est un homme qui cherche Dieu. Claudel n'a pas tort en ce qui concerne la spiritualité profonde de Gide, mais il se trompe s'il croit que Gide a déjà trouvé Dieu. Gide, lui, remanie l'axiome de Pascal pour dire: "Connaître Dieu, c'est le chercher" (cité dans Mallet ed. 1949: 31).

Si "la spiritualité tourmentée d'André Gide attire Paul Claudel," "l'assurance prosélyte de Paul Claudel inquiète André Gide" (p. 12). Dans sa correspondance avec Claudel, Gide semble vouloir explorer la voie catholique qui mène à Dieu. Il est fasciné par la certitude dans la foi de Claudel, et son âme anxieuse aimerait sans doute trouver du repos dans une telle certitude. Gide veut s'approcher de la lumière, mais il préfère rester dans la pénombre d'où il peut examiner toutes les lumières sans se brûler les ailes. L'adhésion totale de l'esprit que réclame la religion catholique finit par répugner l'âme quêtuse de Gide. L'idée ou le faible désir de se convertir au catholicisme avait tout de même un fondement sincère chez Gide (Mauriac 1949: 31):

Sans doute Claudel, Jammes, bon chiens bergers, grondent et tournent autour de cette brebis perdue qui pousse le goût de la conversion jusqu'à se convertir chaque jour à une vérité différente. Efforçons-nous pourtant de comprendre, chez Gide, un cas de sincérité terrible: nulle

trace en lui de ce que Stendhal appelle injustement hypocrisie et qu'il dénonce chez les hommes du XVII^e siècle. C'est vrai que le choix d'une doctrine nous oblige, dans les instants où des forces en nous la renient, à continuer de la professer des lèvres, jusqu'au retour de la Grâce. Gide est l'homme qui ne se résignerait pas d'incliner, fût-ce une minute, l'automate.

Admettons que le désir de Gide de mieux connaître la pensée claudélienne soit sincère. Il est très possible que Gide savait dès le début de leurs rapports que son amitié avec Claudel ne mènerait jamais à une conversion définitive. En 1912, il devient clair pourtant que les efforts de Claudel sont en vain. Gide fait un aveu saisissant dans son *Journal* qui est repris par Mallet dans la *Correspondance* (pp. 192-193):

Je voudrais n'avoir jamais connu Claudel. Son amitié pèse sur ma pensée, et l'oblige, et la gêne...je n'obtiens pas encore de moi de la peiner, mais ma pensée s'affirme en offense à la sienne. Comment m'en expliquer avec lui? Volontiers je lui laisserais toute la place, j'abandonnerais tout...mais je ne puis pas dire autre chose que ce que j'ai à dire, ce que ne peut être dit par personne d'autre.

Ce passage du *Journal* de Gide est très révélateur. Il jette beaucoup de lumière sur la nature profonde de la correspondance Claudel-Gide. En premier lieu, il éclaire les raisons pour lesquelles leur amitié aboutit à une impasse. Gide ressent trop fortement les contraintes que la pensée claudélienne voudrait imposer à la sienne. Sa propre pensée l'entraîne sur des voies qui seraient tout à fait inadmissibles pour Claudel; aussi voit-on clairement la réticence de la part de Gide devant une explication avec Claudel. En deuxième lieu, on s'aperçoit que malgré son désir de sincérité, Gide n'arrive pas, dans sa correspondance, à jouer cartes sur table. (Il le fera dans son oeuvre, d'ailleurs, à la grande peine de Claudel.) En troisième lieu, Gide révèle qu'il ne s'est pas beaucoup écarté de son principe du départ tel qu'il l'exprime dans *Les Nourritures terrestres*. Gide explique pourquoi il ne peut pas "professer des lèvres" la pensée de Claudel ou de n'importe qui. Ce faisant il fait l'écho de son conseil à Nathanaël (Gide 1917: 158):

Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, -- aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens que n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment où patiemment, oh! le plus irremplaçable des êtres.

Même Claudel, dès sa première lettre, est prêt à reconnaître la nature unique de Gide: "La qualité de votre esprit est rare autant que sa démarche est particulière" (Mallet ed. 1949: 45). En dernier lieu, ce passage fournit la raison d'être de notre étude de la correspondance Claudel-Gide. Gide dit que sa pensée s'affirme en offense à celle de Claudel. Il nous semble que le mot "offense," comme Gide l'emploie ici, est nouveau. C'est le sens du mot anglais "offence," lorsqu'il veut dire le contraire de "defence," qui convient le mieux ici. La pensée de Gide n'a peut-être pas l'intention d'insulter celle de Claudel, mais de l'attaquer, de la mettre en question plutôt que de se laisser écraser par la pensée de Claudel. A nous d'examiner la nature de la pensée qui s'affirme, de quoi elle s'offense, et comment cette pensée s'est manifestée dans l'oeuvre de Gide.

Bibliographie

- Bryson, Andréa L. 1984. "André Gide et la néologie". *Initiales* (Halifax), vol. 4: 11-17.
- Gide, André. 1917. *Les Nourritures terrestres*. Paris: Rombaldi, 1974.
- Mallet, Robert, ed. 1949. Paul Claudel et André Gide: correspondance 1899-1926. Paris: Gallimard.
- Mauriac, François. 1949. "Bref Plaidoyer pour André Gide", in: F. Mauriac, *Mes Grands Hommes*. Monaco: Editions du Rocher.
- , 1967. "A propos de la correspondance Claudel-Gide." *Les Chefs-d'oeuvre de François Mauriac*, ed. Edits-Service, t.XXIV. Genève: Cercle du Bibliophile.